Studia 166

Trois siècles d'histoire du livre et de la pensée à travers le Fonds Weissenbruch

Du *Journal encyclopédique* aux humanités numériques

sous la direction de
Françoise Tilkin

Tiré à part

TROIS SIÈCLES D'HISTOIRE DU LIVRE ET DE LA PENSÉE À TRAVERS LE FONDS WEISSENBRUCH

DU *JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE* AUX HUMANITÉS NUMÉRIQUES

ARCHIVES GÉNÉRALES DU ROYAUME
ET
ARCHIVES DE L'ÉTAT DANS LES PROVINCES

STUDIA

166

ISBN : 978 94 6391 133 7

Archives générales du Royaume
D/2020/531/069

Numéro de commande: Publ. 6138

Archives générales du Royaume
2 rue de Ruysbroeck
1000 Bruxelles

La liste complète de nos publications est consultable sur notre page électronique
(http://arch.arch.be)

Trois siècles d'histoire du livre et de la pensée à travers le Fonds Weissenbruch

Du *Journal encyclopédique* aux humanités numériques

Colloque organisé par l'ULiège Library, le Groupe d'étude du dix-huitième siècle et des révolutions (ULiège), les Archives de l'État en Belgique et la Commission royale des monuments, sites et fouilles de Wallonie

Liège, 22-23 novembre 2017

sous la direction de

Françoise TILKIN

Bruxelles
2020

Pierre Rousseau, des Belles-Lettres parisiennes au *Journal encyclopédique* : la singulière fortune d'un libraire-philosophe

Laurence Daubercies

Quand « Rousseau de Toulouse » monte à Paris

Pierre Rousseau est principalement connu en tant que fondateur du *Journal encyclopédique* (1756-1794) et de la Société typographique de Bouillon (1768-1788), entreprise d'édition dont les ramifications ont prospéré jusqu'à l'aube des années 2000. Le fonds d'archives témoignant de la longue activité de cette Société est, depuis 2016, conservé par le Réseau des bibliothèques de l'Université de Liège. Mais c'est le parcours singulier de Pierre Rousseau qui retiendra ici notre attention. En effet, le remarquable itinéraire de ce littérateur laborieux devenu un libraire-philosophe à succès illustre à bien des égards la complexité du statut de nombreux hommes de lettres du siècle des Lumières – ceux que Robert Darnton a fameusement rangés sous la vaste étiquette de « bohème littéraire »[31], et qui existaient à l'ombre des Diderot, Jean-Jacques Rousseau et Voltaire consacrés quant à eux par l'histoire littéraire.

Fils de notaire, Pierre Rousseau naît à Toulouse le 19 août 1716[32]. Issu de la petite bourgeoisie provinciale, il passe ses premières années loin du tumulte de la vie littéraire parisienne. Il a toutefois accès à une éducation qui le met en contact avec le capital culturel et intellectuel le plus légitime, puisqu'il étudie au collège jésuite de Toulouse – à une époque où les jésuites, dépositaires de la tradition des Belles-Lettres, dominaient largement les plus hautes sphères de l'éducation française. Rousseau s'inscrit en faculté de médecine, qu'il quitte cependant avant la fin de ses études. Il s'essaie également, sans plus de conviction, au droit et à la carrière ecclésiastique. En 1740, âgé de

[31] R. DARNTON, *Bohème littéraire et Révolution*, Paris, Gallimard, 2010 [Éditions de l'EHESS, 1983].

[32] Concernant la biographie et la trajectoire éditoriale de Rousseau, voir F. CLÉMENT, *La Vie et l'œuvre de Pierre Rousseau*, dans *Le Journal encyclopédique et la Société typographique*, Bouillon, Musée ducal, 1955, p. 15-30 ; R. BIRN, *Pierre Rousseau and the « philosophes » of Bouillon*, dans *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, vol. XXIX, Genève, Institut et Musée Voltaire, 1964 et J. WAGNER, notice n° 713 du *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*, dir. J. SGARD. http://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/journaliste/713-pierre-rousseau

vingt-quatre ans, il monte à Paris où il se lance dans la carrière littéraire.

La première trace documentée de son activité est sa participation à l'écriture de *La Coquette sans le savoir*[33], un opéra-comique cosigné par le populaire auteur comique Charles-Simon Favart. Le catalogue de la Bibliothèque nationale de France[34] recense ensuite sept publications dramatiques[35] avec approbation et/ou privilège associées au seul nom de Pierre Rousseau (ou de « Rousseau de Toulouse », surnom adopté pour se distinguer de ses illustres homonymes) pour les années 1747 à 1755. Toutes sont des comédies en un acte et en vers, représentées sur les scènes des Comédies française et italienne. Dans le *Journal et mémoires*[36] de Charles Collé est mentionnée une autre pièce de Rousseau, *L'Étourdi corrigé*, représentée en 1750, qui serait tombée suite à une vigoureuse cabale, et n'aurait dès lors jamais été publiée. Si le genre investi, celui de la comédie, est d'un prestige inférieur à celui de sa sœur tragique, Rousseau semble tout de même vouloir initialement s'intégrer à un traditionnel parcours de reconnaissance littéraire.

Les péritextes de ses trois premières œuvres dramatiques témoignent toutefois de la pauvreté de son réseau de protection initial, puisqu'aucune d'entre elles ne comprend de dédicace à un quelconque « grand ». En effet, dans un contexte où la littérature n'est pas encore érigée en pratique autonome et pleinement institutionnalisée et où l'auteur ne pouvait subvenir à ses besoins par la vente de ses ouvrages, la dédicace lui permettait d'organiser sa stratégie de reconnaissance et de subsistance matérielle[37]. En l'absence de droits

---

[33] [C.-S. FAVART et P. ROUSSEAU], *La Coquette sans le savoir, opéra comique, en un acte*, Paris, Prault fils, 1744. BnF 8-YTH-4025.

[34] http://catalogue.bnf.fr/index.do

[35] P. ROUSSEAU, *La Rivale suivante, comédie en un acte en vers ; précédée d'un prologue*, Paris, Prault, 1747. BnF YF-7618 ; *L'Année merveilleuse, comédie en un acte en vers ; avec un divertissement*, Paris, Cailleau, 1748. BnF YF-6992 ; *La Mort de Bucéphale, en un acte en vers*, Paris, Cailleau, 1749. BnF 8-YTH-12281 ; *La Ruse inutile, comédie en un acte en vers*, Paris, Jorry, 1749. BnF YF-7637 ; *Les Méprises, comédie en un acte en vers*, Paris, Jorry et Duchesne, 1754. BnF YF-743 ; *L'Esprit du jour, comédie en un acte en vers*, Paris, Jorry et Duchesne, 1754. BnF RES YF-3567 ; *Le Berceau, divertissement donné à l'occasion de la naissance du fils de M. Caumartin, intendant des Trois-Évêchés*, Metz, Collignon, 1754. BnF 4-YTH-5669.

[36] C. COLLÉ, *Journal et mémoires*, éd. H. BONHOMME, Paris, Firmin Didot Frères, t. 3, p. 383 et 421.

[37] G. GENETTE, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, p. 120-123.

d'auteurs, il ne s'agissait pas pour le dramaturge d'espérer jouir d'une marge bénéficiaire sur les ventes de son ouvrage : il en cédait les droits au libraire-imprimeur pour une somme forfaitaire après estimation des bénéfices potentiels. Quant aux recettes des représentations, le dramaturge pouvait, au mieux, espérer en récupérer un neuvième (dans le cas d'une pièce représentée à la Comédie-Française). L'obtention d'un office et/ou d'une protection était donc indispensable, et très souvent négociée au moyen de la transaction dédicatoire. Encore fallait-il trouver un illustre personnage qui accepte d'être associé à l'auteur dans l'espace dédicatoire. Or, *La Rivale suivante*, comédie de P. Rousseau publiée en 1747, s'ouvre sur une épître humoristique adressée à la (fictive ?) « Comtesse de C*** »[38], et dans laquelle le dramaturge plaisante à propos de la fragilité de sa réputation, se disant « trop heureux seulement que ma Muse encore tendre ; / sur vos pas ait osé répandre / Des fleurs qu'auraient versées de plus savantes mains »[39]. Sa seconde comédie, *L'Année merveilleuse*, parue en 1748, ne comprend aucune dédicace. *La Mort de Bucéphale*, représentée à l'occasion du passage de la cour de Louis XV à Lunéville, en 1749, comporte une brève préface parodique[40] qui moque la prétention des pièces appartenant à un registre de légitimité plus élevé, soit, plus précisément, des tragédies d'imitation grecque, telles celles de Voltaire et Crébillon, qui connaissaient alors de véritables triomphes.

L'année 1749-1750 semble marquée par une progression du statut de P. Rousseau. En témoigne l'épître dédicatoire de sa quatrième comédie, *La Ruse inutile*, qui est adressée « À Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Duc de Chartres »[41]. Ce dernier n'était autre que Louis-Philippe d'Orléans, premier prince de sang, qui appartenait à la branche cadette de la famille royale. Notons que c'est à la même époque que Rousseau, peinant à faire décoller sa renommée, se lance dans le journalisme : il devient rédacteur des *Affiches*, une feuille d'annonces. Il mène une double carrière littéraire et journalistique pendant quelques années encore, les deux branches de son activité ne manquant pas de se soutenir mutuellement. On sait ainsi qu'entre 1754 et 1756, il rédige la *Correspondance littéraire de Manheim*, qui repose sur sa position privilégiée d'agent de l'électeur palatin, Charles Théodore de Bavière. Or, les deux comédies publiées

[38] P. ROUSSEAU, *La Rivale suivante*, *op. cit.*, s.p.
[39] *Idem*.
[40] P. ROUSSEAU, *La Mort de Bucéphale*, *op. cit.*, s.p.
[41] P. ROUSSEAU, *La Ruse inutile*, *op. cit.*, p. 3.

par Rousseau en 1754, intitulées *Les Méprises* et *L'Esprit du jour*, sont respectivement dédiées « À Son Altesse Sérénissime Monseigneur l'électeur palatin »[42] et « À Son Altesse Sérénissime Madame l'électrice Palatine »[43]. Notons que la mère de Charles Théodore, Marie-Henriette de La Tour d'Auvergne, était une descendante des ducs de Bouillon. On voit donc ici se dessiner, à l'intersection de deux pratiques lettrées très différentes, le réseau de protection qui devait permettre à Rousseau de faire fructifier l'entreprise (imminente) du *Journal encyclopédique*.

Être journaliste

Ambitieux, séduit par le mouvement de diffusion des connaissances implémenté par l'*Encyclopédie* dès 1751, Rousseau, qui fréquentait des salons dans lesquels il avait rencontré plusieurs intellectuels prestigieux, dont D'Alembert, abandonne bientôt sa carrière littéraire au profit de celle de journaliste, après une ultime tentative infructueuse de reconversion romanesque[44]. Les enjeux de son choix n'apparaissent dans toute leur complexité qu'au regard de la configuration du paysage culturel et intellectuel du XVIIIe siècle. En effet, le renoncement à une – certes modeste – carrière littéraire au profit de l'écriture périodique s'apparente de prime abord à un net déclassement symbolique. Au XVIIIe siècle, l'identité du journalisme est encore très instable. Comme l'a mis en évidence Alain Nabarra[45], l'existence de la chose journalistique est alors totalement subordonnée aux pouvoirs qui organisent les différents domaines de la vie sociale. Le domaine politique tout d'abord : la liberté de la presse reste inenvisageable et l'information est contrôlée par la censure royale. L'économique ensuite, puisque le journaliste est généralement un anonyme payé à la feuille. Et, pour terminer, le littéraire, l'écriture journalistique se situant tout au bas de la hiérarchie des genres. Face aux figures toutes-puissantes du philosophe ou du poète dramaturge, le journaliste est souvent vilipendé comme un « corsaire » ou un « parasite », lui qui rompt radicalement avec l'impératif de

---

[42] P. ROUSSEAU, *Les Méprises*, *op. cit.*, s.p.

[43] P. ROUSSEAU, *L'Esprit du jour*, *op. cit.*, s.p.

[44] P. ROUSSEAU, *Les Faux-pas ou Mémoires vrais ou, vrai-semblables de la baronne de ***. Traduits de l'original bas-breton*, Paris, Duchesne, 1755, 2 t. BnF Y2-18005 et *L'Histoire des Grecs ou de ceux qui corrigent la fortune au jeu*, [La Haye], s.n., 1757. BnF Z-17204.

[45] A. NABARRA, *Le journalisme à la recherche de lui-même au 18e siècle : les modalités de l'information*, dans *Cahiers de l'association internationale des études françaises*, n° 48, 1996, p. 21-41.

désintéressement prescrit au modèle encore valorisé de « l'honnête homme » classique et ne produit que de vils et éphémères écrits à la demande. Jean-Noël Jeanneney[46] a ainsi montré que, chez les élites intellectuelles de l'époque, le désir de consigner et de faire circuler l'information reste longtemps confiné dans le domaine de la somme livresque érudite. L'*Encyclopédie*, qui s'intègre à un circuit culturel bien plus légitime et élitiste que ses divers correspondants périodiques, ne fait pas exception. Son luxueux format fera d'ailleurs débat au sein même du mouvement philosophique. Voltaire, qui le jugeait trop imposant et peu pratique, publiera son propre *Dictionnaire philosophique portatif* en 1764. En 1766, il écrit à D'Alembert : « Je voudrais bien savoir quel mal peut faire un livre qui coûte cent écus. Jamais vingt volumes in-folio ne feront de révolution ; ce sont les petits livres portatifs à trente sous qui sont à craindre. Si l'évangile avait coûté douze cents sesterces, jamais la religion chrétienne ne se serait établie » (D13235). La forme du journal marque donc – volontairement ou non – un éloignement d'avec la culture élitiste qui restait encore celle des cercles intellectuels : elle implique la transmission d'une culture ouverte, qui s'oppose à la culture fermée conservée par la référence classique de bibliothèque[47].

Le mépris exprimé par l'élite intellectuelle française à l'égard des journaux explique même la relativement lente évolution de la liberté de la presse en France, notamment par rapport à son homologue anglaise[48]. En 1721 déjà, Montesquieu faisait dire à l'un des épistoliers de ses célèbres *Lettres persanes*, à propos des journaux, que « la paresse se sent flattée en les lisant : on est ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart d'heure »[49]. Dans l'article « Journal » de l'*Encyclopédie*, Diderot note pour sa part qu'« on a trouvé qu'il était plus facile de rendre compte d'un bon livre que d'écrire une bonne ligne, et beaucoup d'esprits stériles se sont tournés

---

[46] J.-N. JEANNENEY, *Une Histoire des médias des origines à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 1996 (Points Histoire).

[47] D.-H. PAGEAUX, *Presse périodique et siècle des Lumières*, dans *Cahiers d'Histoire littéraire comparée,* n° 7, *Des Lumières au Romantisme. La pensée théorique et critique dans la prose européenne*, Paris, Université de Paris III, 1982, p. 44 et 45.

[48] J.-N. JEANNENEY, *Une histoire des médias des origines à nos jours*, *op. cit.,* p. 53-54.

[49] MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, éd. J. STAROBINSKI, Paris, Gallimard, 2003 (Folio classique), p. 242.

de ce côté-là »[50]. Dans une lettre datée du mois d'avril 1755, Jean-Jacques Rousseau qualifie quant à lui le livre périodique d'« ouvrage éphémère, sans mérite et sans utilité, dont la lecture, négligée et méprisée par les gens lettrés, ne sert qu'à donner aux femmes et aux sots de la vanité sans instruction, et dont le sort, après avoir brillé le matin sur la toilette, est de mourir le soir dans la garde-robe »[51]. Les journalistes participent évidemment de manière active à l'entretien des tensions avec les philosophes, se montrant souvent très hostiles envers leurs idées et leurs productions littéraires et se livrant volontiers à la satire et au pamphlet pour vendre du papier. Pour ces différentes raisons, la figure du journaliste demeure longtemps sulfureuse et confinée aux marges des institutions de la vie littéraire, et ce malgré une demande toujours croissante d'information due à l'expansion de la population, mais aussi des réseaux de communication, des échanges marchands, et du taux d'alphabétisation. Singulière position, donc, que celle de Pierre Rousseau, qui se revendique jusque dans le titre de son périodique d'une démarche encyclopédique dont les porte-drapeaux légitimes n'exprimaient souvent qu'un mépris défensif pour les journaux. On voit dès lors en quoi sa démarche est celle d'une audacieuse conciliation entre deux univers *a priori* distincts et parfois même franchement hostiles l'un envers l'autre.

Tribulations d'un libraire-philosophe

Cependant, se réclamer de la démarche « encyclopédique » n'était pas sans risque, puisque les philosophes faisaient eux-mêmes l'objet de virulentes attaques de la part des pouvoirs politique et religieux. C'est pourquoi Pierre Rousseau opte également pour une seconde forme de marginalité, géographique cette fois : il prend la décision de s'exiler hors de France. Il choisit Liège. Bien que dominée par un certain conservatisme clérical et relativement peu imprégnée des idées philosophiques, la ville se trouvait alors au centre d'un réseau de routes franco-allemandes, et à proximité de la frontière française,

---

[50] Article *Journal*, dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, dir. DIDEROT et D'ALEMBERT, vol. VIII, 1765, p. 897a. Voir *Édition Numérique Collaborative et Critique de l'Encyclopédie (1751-1772)* : *http*://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/page/v8-p909/

[51] J.-J. ROUSSEAU, *Jean-Jacques Rousseau à Jacob Vernes : mercredi 2 avril 1755*, dans *Electronic Enlightenment Scholarly Edition of Correspondence*, éd. R. MCNAMEE et *al.*, University of Oxford.

permettant l'accès à de larges circuits de diffusion[52]. Cette position frontalière et légèrement excentrée faisait d'ailleurs de Liège l'un des pivots de l'édition clandestine en langue française (avec Rouen, Genève et Amsterdam). L'existence de réseaux et de soutiens politiques dans la région ne fut pas étrangère à la décision de P. Rousseau. À cette époque, la principauté était sous l'autorité du débonnaire prince-évêque Jean-Théodore de Bavière[53]. Tolérant et très souvent absent, il déléguait ses pouvoirs exécutifs à son Premier ministre, le prince Maximilien-Henri de Horion, acquis aux idées philosophiques et dont le frère contrôlait les réseaux de police. Rousseau obtient assez rapidement l'autorisation d'imprimer son journal, dans un premier temps sur les presses d'Éverard Kints. Le premier numéro paraît le premier janvier 1756.

La première livrée du journal, dédiée « À sa sérénissime éminence le Cardinal Duc de Bavière évêque et Prince de Liège »[54], témoigne de la posture « combinatoire » de son rédacteur. Celui-ci place très explicitement son entreprise dans la lignée des figures de proue du mouvement encyclopédique, qui sont mises à l'honneur, aussi bien dans l'avertissement placé en tête du journal que dans les articles le composant. Évoquant les possibles attaques dont son entreprise pourrait faire l'objet, Rousseau mobilise la topique légitimante de la persécution, motif rhétorique très souvent employé par les philosophes dans le cadre de leurs affrontements pamphlétaires avec les antiphilosophes. Il dit par exemple que « l'on n'aurait jamais fini si l'on voulait combattre tous les monstres qu'on rencontre dans le monde littéraire, & dont la haine fait cent fois plus d'honneur, que l'estime la plus marquée »[55]. Il se montre par ailleurs très explicite dans la revendication de ses modèles : « Eh ! Pourquoi serions-nous plus heureux que les *Montesquieu*, les *Crébillon*, les *Voltaire*, les *Pirron*, les *Fontenelle,* les *d'Alembert*, les *Diderot* et tant d'autres, dont la célébrité se charge seule du soin de les venger »[56]. Le rédacteur positionne clairement son périodique du côté des grands esprits du siècle, avec qui il entend partager la position légitimante de

---

[52] R. MORTIER, *Le siècle des Lumières aux pays de Liège, de Namur et de Hainaut*, dans *La Wallonie. Le pays et les hommes. Lettres – arts – culture*, dir. R. LEJEUNE et J. STIENNON, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1978, t. 2, p. 75-101.
[53] D. DROIXHE, *La diffusion des idées nouvelles*, dans *Bulletin trimestriel du Crédit Communal de Belgique*, n° 138, 1981, p. 252.
[54] *Journal encyclopédique*, janvier 1756, t. 1, p. [iii].
[55] *Ibid.*, p. ix.
[56] *Ibid.*, p. viij.

persécuté, plutôt que celle de persécuteur souvent attribuée aux journalistes. Cette première livrée présente d'ailleurs au lecteur des commentaires et comptes rendus plutôt élogieux d'ouvrages concernant (ou écrits par) des figures associées de près ou de loin au mouvement philosophique. On y retrouve notamment une critique de *La Vie du chancelier Bacon*[57], des *Pensées sur l'interprétation de la nature*, par M. Diderot[58] et de *La Pucelle d'Orléans*, de Voltaire[59]. Rousseau a donc soin de mettre en place, rhétoriquement et structurellement, la figure du « bon » journaliste, celui qui transpose l'*ethos* philosophique au support périodique. Le fonds Weissenbruch révèle d'ailleurs l'abondante correspondance entretenue par Rousseau avec son ami D'Alembert, mais aussi avec Diderot et Voltaire. Daniel Droixhe a par ailleurs montré comment les années liégeoises (1756-1759) du *Journal encyclopédique* ont été marquées par une relation de collaboration et de promotion réciproque entre le périodique et le célèbre patriarche de Ferney, qui contrôlait attentivement les informations le concernant qui paraissaient dans ce qu'il voyait sans aucun doute comme un organe providentiel de diffusion de son image[60].

Le *Journal encyclopédique* paraît dès lors tous les quinze jours et connaît un grand succès international : il est bien accueilli à Liège, mais aussi en Allemagne, en France (malgré le maintien d'une interdiction officielle de diffusion) et en Italie, où il est même traduit dans la langue nationale[61]. Il semble que Rousseau fait office, dès cette époque, de « courroie de transmission entre le monde intellectuel parisien et les ateliers liégeois »[62]. Mais malgré les soutiens politiques initiaux, les liens entre le périodique et la très controversée entreprise encyclopédique (dont le privilège est révoqué en 1759) finissent par susciter l'hostilité des autorités religieuses locales. Le clergé de Liège porte plainte contre le journal devant le Synode, avant de solliciter l'appui de la Faculté de Théologie de l'Université de Louvain. Par un

---

[57] *Ibid.*, p. 1-10.
[58] *Ibid.*, p. 15 et 16.
[59] *Ibid.*, p. 45-60.
[60] D. DROIXHE, *Voltaire et les débuts du* Journal encyclopédique *: une collaboration médiatique sous contrôle*, dans *L'Encyclopédisme au XVIIIe siècle. Actes du colloque organisé par le Groupe d'étude du XVIIIe siècle de l'Université de Liège (Liège, 30-31 octobre 2006)*, éd. Fr. TILKIN, Genève, Droz, 2008, p. 95-112.
[61] J. WAGNER, notice n° 0730 du *Dictionnaire des journaux* : http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/0730-le-journal-encyclopedique
[62] P. DURAND et T. HABRAND, *Histoire de l'édition en Belgique XIe-XXIe siècle*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2018, p. 86.

concours de circonstances, Rousseau perd à la même époque ses deux principaux protecteurs liégeois : Maximilien-Henri de Horion et son frère décèdent tous deux avant le début du mois de juin 1759. Le journal est publiquement révoqué le 6 septembre de la même année. Rousseau s'enfuit en hâte et finit par s'installer à Bouillon, après avoir temporairement cherché refuge à Bruxelles, sans succès. La ville de Bouillon est à cette époque placée sous la dépendance de Charles-Godefroy de la Tour d'Auvergne, grand chambellan de France. Ce dernier, qui figure parmi les favoris du roi Louis XV, entretenait d'excellentes relations avec les philosophes, et correspondait même avec Voltaire.

Pierre Rousseau, qui travaille avec son beau-frère, est désormais son propre imprimeur, ce qui lui assure indépendance financière et autonomie. Le profit économique lié à l'activité littéraire se trouvait en effet à cette époque du côté du libraire, tandis que les journalistes étaient de simples manœuvres payés à la feuille. Rousseau choisit ainsi le parti d'une nouvelle forme de « combinaison », cette fois entre projet intellectuel (celui de la diffusion des Lumières philosophiques) et entreprise financière (celle de la production et de la vente indépendantes d'un objet littéraire de faible légitimité mais de débit et de circulation conséquents : le journal). Il correspond alors pleinement au profil du « libraire-philosophe » tel que Robert Darnton l'a défini[63]. À Bouillon, il recevra également l'autorisation d'imprimer la *Gazette des Gazettes*, périodique qui traitait de l'actualité politique, et la *Gazette salutaire*. Dès 1768, P. Rousseau fonde officiellement avec son beau-frère sa société d'édition, la Société typographique de Bouillon[64]. Celle-ci imprime, sous de fausses adresses, de nombreux ouvrages destinés à être vendus clandestinement à Paris. On attribue à son équipe l'impression pirate et la diffusion de nombreux ouvrages censurés – parmi lesquels le *De l'esprit* d'Helvétius et le *Candide* de Voltaire.

---

[63] R. DARNTON, *Édition et sédition. L'univers de la littérature clandestine au XVIIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1991.

[64] Concernant la Société typographique de Bouillon, voir F. CLÉMENT, *La Société typographique 1768-1788*, dans *Le Journal encyclopédique et la Société typographique*, Bouillon, Musée ducal, 1955, p. 33-44.

Pierre Rousseau, parangon journalistique ?

En s'identifiant au projet encyclopédique et au mouvement philosophique – non sans une certaine réserve, notamment envers les théories les plus matérialistes – et en cultivant des relations épistolaires et périodiques fructueuses avec ses figures de proue, Pierre Rousseau a ainsi expérimenté, par ruissellement, les profonds clivages inhérents à l'*ethos* philosophique émergent : réprobation, persécution et exil, mais aussi légitimité, reconnaissance et célébrité. La polémique entre philosophes et antiphilosophes, qui atteint son apogée en 1760[65], témoigne en effet du succès de la stratégie conciliatoire adoptée par Rousseau. Les affrontements opposant Voltaire à Élie-Catherine Fréron, fondateur du périodique *L'Année littéraire* (1754-1776) sont restés particulièrement célèbres. Le 10 mars 1760, Jean-Jacques Le Franc de Pompignan prononce une harangue antiphilosophique à l'occasion de son discours de réception à l'Académie française. Au mois de mai, Charles Palissot de Montenoy surenchérit en faisant représenter la satire *Les Philosophes* à la Comédie-Française. Voltaire, bien qu'épargné par la pièce, se réaffirme en chef de file du parti philosophique en répondant par la comédie *L'Écossaise* (publiée en avril-mai 1760), dont la paternité ne fait pas de doute en dépit de l'absence de signature. Dans cette pièce, Voltaire met en scène un double parodique du journaliste Fréron : le personnage de « Frelon », qui est présenté comme un « écrivain de feuilles, & fripon »[66]. Dans la scène d'ouverture, le personnage se présente comme suit :

> […] je rends service à l'État, j'écris plus de feuilles que personne, je fais enchérir le papier […] Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal, si je peux parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des sots, j'ai dénigré les talents : à peine y a-t-il là de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune[67].

Au travers de « Frelon », c'est un portrait au vitriol du journaliste que dresse Voltaire, qui n'avait d'ailleurs jamais caché son mépris pour les livres périodiques et leurs rédacteurs. Dans l'*Encyclopédie,* il avait

---

[65] Voir à ce sujet les études de D. MASSEAU, *Les Ennemis des philosophes. L'antiphilosophie au temps des Lumières*, Paris, Albin Michel, 2000 et O. FERRET, *La Fureur de nuire : échanges pamphlétaires entre philosophes et antiphilosophes (1750-1770)*, dans *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, vol. 2007:3, Oxford, Voltaire Foundation, 2007.

[66] [VOLTAIRE], *Le Caffé, ou l'Écossaise, comédie. Par Mr. Hume, traduite en français*, Londres [Genève], s.n. [Cramer], 1760.

[67] *Idem*, p. 6 et 7.

ainsi écrit à propos des gazettes que « la plupart ont été faites uniquement pour gagner de l'argent ; & comme on n'en gagne point à louer des auteurs, la satire fit d'ordinaire le fonds de ces écrits. On y mêla souvent des personnalités odieuses ; la malignité en procura le débit : mais la raison & le bon goût qui prévalent toujours à la longue, les firent tomber dans le mépris & dans l'oubli »[68]. Il réitère ses attaques dans *Le Pauvre Diable*, qui paraît en juin 1760. Dans la première partie de ce long poème, l'auteur met en scène un « pauvre diable » sans argent ni talent qui ne trouve pas sa place dans la société. Après s'être essayé sans succès à la carrière militaire, à la magistrature et à la littérature, ce dernier décide, en désespoir de cause, de se lancer dans la carrière journalistique. Le sociotype émergent du journaliste y est alors cruellement moqué dans le cadre d'une nouvelle attaque contre Fréron :

> […]
> Seul dans un coin, pensif et consterné,
> Rimant une ode, et n'ayant point dîné,
> Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
> Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
> […]
> Cet animal se nommait J… F…
>
> J'étais tout neuf, j'étais jeune, sincère,
> Et j'ignorais son naturel félon ;
> Je m'engageai sous l'espoir d'un salaire,
> À travailler à son hebdomadaire,
> Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
>
> Il m'enseigna comment on dépeçait
>
> Un livre entier, comment on le recousait,
> Comme on jugeait du tout par la préface,
> Comme on louait un sot auteur en place,
> Comme on fondait avec lourde raideur
>
> Sur l'écrivain pauvre et sans protecteur.
> Je m'enrôlai, je servis le corsaire ;
> Je critiquai, sans esprit et sans choix ;
> Impunément le théâtre, la chaire,
> Et je mentis pour dix écus par mois.
>
> Quel fut le prix de ma plate manie ?
> Je fus connu, mais par mon infamie,
> […]

[68] Article *Gazette*, dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, dir. DIDEROT et D'ALEMBERT, vol. VII, p. 534a, 1757. Voir *Édition Numérique Collaborative et Critique de l'Encyclopédie (1751-1772)*. http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v7-832-0/

Triste et honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire en me parlant d'honneur[69].

Au même moment, Voltaire fait paraître une *Post-préface* à la comédie de *L'Écossaise*. Caché derrière le masque ludique d'un certain « Jérôme Carré », présenté comme traducteur de la pièce, il réitère ses invectives contre Fréron. Dans ce contexte, il conteste les propos de ce « mauvais journaliste », qu'il oppose à un modèle de « bon journaliste », qui n'est autre, en l'occurrence, que… Pierre Rousseau. Il invite ainsi cruellement Fréron à consulter le *Journal encyclopédique*, qu'il qualifie de « premier des cent soixante-treize Journaux qui paraissent tous les mois en Europe »[70]. La rivalité entre les deux périodiques était connue, puisque Fréron venait lui-même de qualifier le *Journal encyclopédique* d'« ouvrage qu'une certaine tourbe de littérateurs malheureux a choisi pour satisfaire ses petites aversions clandestines, & pour imprimer ses sottises anonymes »[71]. Quoi qu'il en soit, la création par Voltaire de cette dichotomie entre « bons » et « mauvais » journalistes, dont le périodique de Rousseau sort grand vainqueur, met en exergue le succès de la démarche équilibriste du libraire-philosophe. C'est là une belle consécration symbolique (et une publicité considérable) pour celui, qui, rappelons-le, venait alors d'être expulsé de Liège en raison de ces mêmes affinités « philosophiques ».

Une « singulière fortune », du symbolique à l'économique

C'est donc paradoxalement hors de France et hors de la sphère littéraire (soit en tant qu'éditeur-journaliste) que Pierre Rousseau a gagné la renommée qui lui avait fait défaut dans le prestigieux monde des lettres parisiennes. Jacques Wagner a commenté les différentes formes de marginalité (biographique, géographique, intellectuelle, culturelle et « journalistique ») qui ont selon lui caractérisé la trajectoire de Pierre Rousseau. Il y note que sous l'Ancien Régime, « la marge permettait de diminuer l'importance et l'autorité traditionnelle d'une instance (la religion et sa forme institutionnelle,

---

[69] VOLTAIRE, *Le Pauvre Diable*, éd. G. PINK, dans *Recueil des facéties parisiennes*, *Les Œuvres Complètes de Voltaire*, vol. 51A, Oxford, Voltaire Foundation, 2015, p. 45-115, v. 123-158.

[70] [VOLTAIRE], *Requête adressée à Messieurs les Parisiens, par B. Jérôme Carré, natif de Montauban, Traducteur de la Comédie intitulée Le Caffé ou l'Écossaise, pour servir de Post-Préface à Ladite Comédie*, s.l.n.d [1760], p. 3.

[71] *L'Année littéraire*, 1959, vol. V, p. 211. Via http://gazetier-universel.gazettes18e.fr.

l'Église) jugée désormais abusive par les nouveaux intellectuels »[72]. La liberté offerte par la marginalité géographique et générique de son entreprise, couplée à la mobilisation de la légitimité intellectuelle croissante du mouvement philosophique dans une époque marquée par des rapides changements idéologiques, semble avoir facilité le succès d'une trajectoire dont les contemporains mêmes de Rousseau n'ont pu que constater le caractère insolite. En témoigne un extrait anonyme publié dans les *Mémoires secrets de Bachaumont* en 1769 :

> Rien de plus singulier, de plus louable, que la fortune de M. Pierre Rousseau, de Toulouse, qui, d'auteur médiocre et méprisé à Paris, est devenu un manufacturier littéraire très-estimé et très-riche. Il préside, comme vous savez, au *Journal encyclopédique*, à la *Gazette salutaire* et à la *Gazette des gazettes ou journal politique*, etc. Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien ces trois entreprises lui rendent : pour le concevoir, imaginez qu'il est à la tête d'une petite république de soixante personnes, qu'il loge, nourrit, entretient, salarie, etc., dans laquelle tout travaille, sa femme, ses enfants, sa famille, que le manuscrit, l'impression, la brochure, la reliure de ces ouvrages périodiques se font chez lui et que, malgré les frais énormes de cette triple production, il met encore vingt milles francs net de côté, au point d'être aujourd'hui en marché d'une terre de cent quatre-vingt mille livres qu'il est à la veille d'acheter, et qu'il compte payer argent comptant[73].

Si le contenu de ce billet est à prendre avec précaution (on ne connaît par exemple pas de descendance directe à Pierre Rousseau), il renseigne tout de même sur la singularité du parcours d'un personnage qui, *via* une double marginalité générique et géographique, est parvenu à construire un nouveau modèle de succès « périlittéraire » autonome et à cumuler capital symbolique et économique. Une fois son activité durablement stabilisée, vers 1775, Rousseau se réinstalle d'ailleurs à Paris où il fréquente les cercles littéraires et mondains les plus en vue (il côtoie notamment D'Alembert, Favart, Marmontel et l'abbé Raynal) et gère ses affaires provinciales par correspondance. En 1778, il réimprime lui-même sa comédie *Les Méprises*, dans une tentative de communiquer, grâce à une réputation désormais acquise par d'autres canaux, un dernier souffle à une chétive œuvre de jeunesse. Pierre Rousseau meurt au mois de novembre 1785. Il laisse

---

[72] J. WAGNER, *Marginalité et journalisme entre 1756 et 1786 : le cas du* Journal encyclopédique *de Pierre Rousseau*, dans *Les Marges des Lumières françaises 1750-1789. Actes du colloque organisé par le Groupe de recherches Histoire des représentations, 6-7 décembre 2001*, Genève, Droz, 2004 (Bibliothèque des Lumières), p. 225.

[73] L. DE BACHAUMONT, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des lettres en France, depuis 1762 jusqu'à nos jours,* dir. C. CAVE et S. CORNAND, vol. 2, 2009-2010, p. 1146.

derrière lui une fructueuse entreprise d'édition, qui passe dans les mains de sa belle-famille, les Weissenbruch, et perdure pendant plus de deux siècles.

Bibliographie

L'Année littéraire, 1959, vol. V. Via http://gazetier-universel.gazettes18e.fr.

L. DE BACHAUMONT, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des lettres en France, depuis 1762 jusqu'à nos jours,* dir. C. CAVE et S. CORNAND, vol. 2, 2009-2010.

R. BIRN, *Pierre Rousseau and the « philosophes » of Bouillon*, dans *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, vol. XXIX, Genève, Institut et Musée Voltaire, 1964.

F. CLÉMENT, *La vie et l'œuvre de Pierre Rousseau* et *La Société typographique 1768-1788*, dans *Le Journal encyclopédique et la Société typographique*, Bouillon, Musée ducal, 1955, p. 15-44.

C. COLLÉ, *Journal et mémoires*, t. 3, éd. H. BONHOMME, Paris, Firmin Didot Frères, 1868..

R. DARNTON, *Bohème littéraire et Révolution*, Paris, Gallimard, 2010 (Éditions de l'EHESS, 1983).

Dictionnaire des journalistes, dir. J. SGARD http://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/journaliste/713-pierre-rousseau

Dictionnaire des journaux, dir. J. SGARD http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/0730-le-journal-encyclopedique

DIDEROT et D'ALEMBERT, dir., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Voir *Édition Numérique Collaborative et Critique de l'Encyclopédie (1751-1772)* : *http*://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/page/v8-p909/

D. DROIXHE, *La diffusion des idées nouvelles*, dans *Bulletin trimestriel du Crédit Communal de Belgique*, n° 138, 1981.

D. DROIXHE, *Voltaire et les débuts du* Journal encyclopédique *: Une collaboration médiatique sous contrôle*, dans *L'Encyclopédisme au XVIIIe siècle. Actes du colloque organisé par le Groupe d'étude du XVIIIe siècle de l'Université de Liège (Liège, 30-31 octobre 2006)*, éd. Fr. TILKIN, Genève, Droz, 2008, p. 95-112.

P. DURAND et T. HABRAND, *Histoire de l'édition en Belgique XVe-XXIe siècle*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2018.

[C.- S. FAVART et P. ROUSSEAU], *La Coquette sans le savoir, opéra comique, en un acte*, Paris, Prault fils, 1744. BnF 8-YTH-4025.

O. FERRET, *La Fureur de nuire : échanges pamphlétaires entre philosophes et antiphilosophes (1750-1770)*, dans *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, vol. 2007:03, Oxford, Voltaire Foundation, 2007.

G. GENETTE, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987.

J.-N. JEANNENEY, *Une Histoire des médias des origines à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 1996 (Points Histoire).

Journal encyclopédique (Le), janvier 1756, t. 1. Via http://gazetier-universel.gazettes18e.fr

D. MASSEAU, *Les Ennemis des philosophes. L'antiphilosophie au temps des Lumières*, Paris, Albin Michel, 2000.

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, éd. J. STAROBINSKI, Paris, Gallimard, 2003 (Folio classique).

R. MORTIER, *Le Siècle des Lumières aux pays de Liège, de Namur et de Hainaut*, dans *La Wallonie. Le pays et les hommes. Lettres – arts – culture*, dir. R. LEJEUNE et J. STIENNON, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1978, t. 2, p. 75-101.

A. NABARRA, *Le journalisme à la recherche de lui-même au 18e siècle : les modalités de l'information*, dans *Cahiers de l'association internationale des études françaises*, n° 48, 1996, p. 21-41.

D.-H. PAGEAUX, *Presse périodique et siècle des Lumières*, dans *Cahiers d'Histoire littéraire comparée,* n° 7, *Des Lumières au Romantisme. La pensée théorique et critique dans la prose européenne*, Paris, Université de Paris III, 1982, p. 37-46.

J.-J. ROUSSEAU, *Correspondance*, dans *Electronic Enlightenment Scholarly Edition of Correspondence*, éd. R. MCNAMEE et al., University of Oxford. http://e-enlightenment.com/index.html

P. ROUSSEAU, *La Rivale suivante, comédie en un acte en vers ; précédée d'un prologue*, Paris, Prault, 1747. BnF YF-7618.

P. ROUSSEAU, *L'Année merveilleuse, comédie en un acte en vers ; avec un divertissement*, Paris, Cailleau, 1748. BnF YF-6992.

P. ROUSSEAU, *La Mort de Bucéphale, en un acte en vers*, Paris, Cailleau, 1749. BnF 8-YTH-12281.

P. ROUSSEAU, *La Ruse inutile, comédie en un acte en vers*, Paris, Jorry, 1749. BnF YF-7637.

P. ROUSSEAU, *Le Berceau*, *divertissement donné à l'occasion de la naissance du fils de M. Caumartin, intendant des Trois-Évêchés*, Metz, Collignon, 1754. BnF 4-YTH-5669.

P. ROUSSEAU, *L'Esprit du jour, comédie en un acte en vers*, Paris, Jorry et Duchesne, 1754. BnF RES YF-3567.

P. ROUSSEAU, *Les Méprises, comédie en un acte en vers*, Paris, Jorry et Duchesne, 1754. BnF YF-743.

P. ROUSSEAU, *Les Faux-pas ou Mémoires vrais ou, vrai-semblables de la baronne de ***. Traduits de l'original bas-breton*, Paris, Duchesne, 1755, 2 t. BnF Y2-18005.

P. ROUSSEAU, *L'Histoire des Grecs ou de ceux qui corrigent la fortune au jeu*, [La Haye], s.n., 1757. BnF Z-17204.

[VOLTAIRE], *Le Caffé, ou l'Écossaise, comédie. Par Mr. Hume, traduite en français*, Londres [Genève], s.n. [Cramer], 1760.

[VOLTAIRE], *Requête adressée à Messieurs les Parisiens, par B. Jérôme Carré, natif de Montauban, Traducteur de la Comédie intitulée, Le Caffé ou l'Ecossaise, pour servir de Post-Préface à Ladite Comédie*, s.l.n.d. [1760].

VOLTAIRE, *Le Pauvre Diable*, éd. G. PINK, dans *Recueil des facéties parisiennes*, *Les Œuvres Complètes de Voltaire*, vol. 51A, Oxford, Voltaire Foundation, 2015, p. 45-115, v. 123-158.

J. WAGNER, *Marginalité et journalisme entre 1756 et 1786 : le cas du* Journal encyclopédique *de Pierre Rousseau*, dans *Les Marges des Lumières françaises 1750-1789. Actes du colloque organisé par le Groupe de recherches Histoire des représentations, 6-7 décembre 2001*, Genève, Droz, 2004 (Bibliothèque des Lumières), p. 225-247.

Table des matières

Liège-Bouillon-Bruxelles-Liège : le fonds Weissenbruch, du *Journal encyclopédique* aux humanités numériques. Avant-propos de Paul Thirion et Françoise Tilkin 5

Cécile Oger, Le studio de publicité Weissenbruch : première approche 15

Laurence Daubercies, Pierre Rousseau, des Belles-Lettres parisiennes au *Journal encyclopédique* : la singulière fortune d'un libraire-philosophe 27

Elie Teicher, Le *Journal encyclopédique* face aux Lumières radicales : le cas d'Helvétius et de d'Holbach 43

Sara Decoster, Quand la philosophie s'invite dans les plans de classement : un échange polémique au siècle des Lumières (1760) 63

Frédéric Barbier, L'invention de la « science des livres » : XVe-XVIIIe siècle 87

Pierre Gilissen, Le patrimoine architectural civil du XVIIIe siècle à Bouillon 119

Olivia Wahnon de Oliveira, Weissenbruch marchand de musique d'après ses catalogues conservés à la Bibliothèque du Conservatoire royal de Bruxelles (1805, 1809) 139

Maria Giulia Dondero, Le design au service de l'identité visuelle. Une analyse sémiotique des logos du fonds Weissenbruch 157

Dominique Varry, Une presse périphérique parmi d'autres : l'imprimerie de SAS à Trévoux 171

Sabine Juratic, Les réseaux commerciaux de la librairie parisienne au temps de Pierre Rousseau et du *Journal encyclopédique* 183

Christelle Bahier-Porte et Fabienne Vial-Bonacci, Le commerce de la librairie à la lumière de la correspondance (Marc Michel Rey, Pierre Rousseau et Charles Weissenbruch) 207

Stéphanie Simon, Le fonds Weissenbruch, une histoire de l'imprimé rejoint la sphère numérique : nouveaux outils, nouvelles méthodes, nouvelles recherches ? 223

Patrizia Rebulla, La Correspondance de la *Casa Ricordi* 239

Sébastien Dubois, Les archives et le *Digital Turn* : enjeux et opportunités 267

Bruno Blasselle, Les fortunes diverses de la bibliothèque de l'Arsenal 283

Annexe 305

Table des illustrations 313

Index des noms 319

Index des titres 343

Index des lieux 351

Liste des auteurs 357

Table des matières 359

ISBN 978-94-6391-133-7

Illustration de couverture : Message publicitaire pour M. Weissenbruch S.A., imprimeur du Roi (I. *Le chef d'entreprise et son imprimeur*), Fonds Weissenbruch, Université de Liège, ULiège Library, Manuscrits et fonds patrimoniaux.

belspo